

Kim's adoptive parents. Becky and her parents, having decided to adopt a Vietnamese refugee, (a "Boat People" orphan as Becky calls them,) have chosen a little girl. After a long run through the bureaucratic mill, Nguyen Thi Kim finally arrives in Vancouver and, much to Becky's disappointment, turns out to be 12 or 13 years old, a year older than Becky herself. "Thirteen! She'd wanted a *little* sister, had imagined her as a cute five-or six-year-old" (14). Kim is not entirely at ease in her new surroundings either: "Her new family scared her. They were so loud. And so big, grinning down at her with their white, perfect teeth, and waving their arms and hands about like pelicans out of control" (18).

Try as they might, the two girls cannot get along. Becky tries to make contact, Kim backs away frightened. Becky feels rejected, Kim feels pushed. While Becky is upset at not yet having a mountain bike, Kim remembers her escape from Vietnam. Becky misses her brother who is away at university, Kim's family is dead. For the first time in her life, Becky discovers loneliness: her parents are preoccupied with Kim. Kim, meanwhile, slowly unravels a more complicated set of emotions: fear, anger, hatred, guilt, pain. Memories of a war-stricken Vietnam unfold under the guidance of a concerned doctor who wants Kim to exteriorize her grief-laden past. The story takes several unexpected turns, however, before the two girls slowly begin to sort out their differences.

Thankfully, Heneghan does not sweep to an instant happy end. Anger and guilt are not so easily swept away, and the learning experience for both girls is just beginning. They are learning to face up to the realities of life, one in the Oriental way one in the Western way, until they finally realize that there is more that unites them than that separates them. Heneghan's skill at interweaving two such very different characters make *Promises to come* a pleasure to read.

Barbara Kraus has been working at the *Université canadienne en France* since 1987, as language co-ordinator.

LA CULTURE DES ENFANTS DE 10 ANS

Des histoires d'hiver avec des rues, des écoles et du hockey. Marc Robitaille. Montréal, VLB éditeur, 1987, 144 pp. 14,95\$ relié. ISBN 2-89005-289-3.

Rien de plus limpide, mais aussi rien de plus retors que le livre – autobiographique – de Marc Robitaille: un enfant nous raconte sur le vif, un peu à la

manière d'un journal, les exploits et les méfaits, les espoirs et les déceptions de sa cinquième année scolaire, laquelle sera inextricablement mêlée à la saison 66-67 des Canadiens de Montréal. Et le tout, bien entendu, sur un arrière-fond d'hiver et de parties jouées dans la rue. D'emblée le lecteur pensera au *Chandail* de Roch Carrier où "l'école était une sorte de punition" sinon, à tout le moins, "un endroit tranquille où l'on pouvait préparer les prochaines parties de hockey". L'analogie s'impose d'autant plus que le héros des *Histoires d'hiver* reçoit, lui aussi, le chandail – et tout l'équipement – des Maple Leafs, gracieuseté de son cousin Charles déménagé à Toronto.

Or, c'est là que s'arrête la ressemblance: le récit de M. Robitaille, au lieu de privilégier une anecdote à la façon d'un conteur, tente de recréer par l'iconographie sportive une année de la vie d'un enfant et ainsi de nous initier à la culture des jeunes de dix ans, que nous connaissons mal ou que nous feignons d'avoir oubliée. En effet, l'ouvrage se présente comme un spicilège, un "scrap-book", véritable mine de documents d'époque: non seulement nous présente-t-on l'authentique collection de cartes des joueurs de l'année 66-67 mais encore des coupures de journaux, des comptes rendus de parties, des statistiques, sans compter les reproductions de calendriers et de programmes du Forum. Cependant, l'intérêt de ces documents provient moins de leur authenticité que de leur exploitation à proprement parler culturelle dans le récit. Par exemple, lorsque le narrateur hérite des cinquante-trois *Sport-revues* de son cousin Pierre qui lui avait montré "à faire des snap-shots (sic)" quand il était petit, le lecteur a droit à un collage fort réussi de titres dithyrambiques ("Bobby Rousseau et le bâton magique de Geoffrion", "C'est tout le p'tit peuple canadien-français qui se mirait dans l'humilité et le courage de Bonin", etc.), à une anthologie de lettres d'amateurs aux intitulés suaves ("Dick Duff a-t-il eu une déception amoureuse?", "Ce que je trouve idiot chez lui", "La critique est la littérature des impuissants", etc.) et enfin à une présentation dans le "grand style" de joueurs mythiques tel Maurice Richard dont les hauts faits sont "le chef-d'oeuvre d'un génie, l'apothéose bouleversante d'une incontestable grandeur" et dont "chacune des montées s'auréolait d'un aspect dramatique et sublime qu'on n'avait jamais connu auparavant et qu'on n'a jamais revu depuis". Et c'est bien cette polyphonie de citations qui confère à l'ouvrage un caractère si particulier.

Car le héros ne fera pas vraiment son apprentissage de la vie à la suite de ses nombreuses déceptions: confiscation à l'école de sa collection de cartes, première visite au Forum entachée par la défaite des Canadiens, abandon du hockey sur glace faute de talent et de patience, dispersion des camarades, dissolution de l'équipe et, suprême échec, élimination des Canadiens aux finales de la coupe Stanley. Tout à l'opposé, il se forge une personnalité en se choisissant un modèle parmi les discours valorisés: celui des enfants au seuil de l'adolescence, celui des adultes responsables, parents et pédagogues à tout crin résolument hostiles à la magie du sport, celui des adultes dits sportifs qui sub-

vertissent les valeurs parentales et, en dernier lieu, celui des spécialistes du hockey, le seul qui puisse dominer et réduire à néant l'influence de l'école. En effet, "M. René Lecavalier [. . .] fait des analyses avec plein de mots que Mademoiselle Chouinard [la maîtresse d'école] connaît pas"; grâce à ces "mots nouveaux", le narrateur acquiert un savoir qui lui permettra d'en imposer à la plus que répressive Mademoiselle Chouinard: "Le dernier que j'ai appris c'est VRAISEMBLABLEMENT. Il le dit à chaque fois qu'il y a un dégagement *vraisemblablement refusé*. L'autre fois je l'ai mis dans une composition à l'école et Mademoiselle Chouinard a vraisemblablement beaucoup aimé ça parce que j'ai eu 90".

Toutefois, en dernière analyse, le lecteur finira par mettre en doute la naïveté retorse du narrateur car ce dernier se révèle aussi fermé que l'institutrice. Son équipe ne compte-t-elle pas un joueur surnuméraire, auquel on ne peut faire confiance puisqu'il "haït ça le hockey", qu'il "aime mieux les livres de M. Jules Verne" et que "c'est pour ça qu'il porte des lunettes"? Et pour achever ce portrait déjà convaincant, n'est-il pas "le seul qui rentre chez lui la première fois que sa mère l'appelle"? Le lecteur ne pourra que sympathiser après coup avec Mademoiselle Chouinard pour qui le héros reste "un bébé de maternelle"; le livre se clôt sur un étrange constat d'échec, sur une impression de vide culturel que ne pourra combler la découverte de *Tintin au Tibet*: "J'ai dix ans et je sais pas trop ce que je vais faire cet été". D'où, sans doute, la valeur exemplaire de la mise en garde dans la préface: "Quand les gens me parlent des lectures de jeunesse qui ont été les plus déterminantes pour leur développement de la personne, ils mentionnent toujours Jules Verne ou Jacques Prévert ou Saint-Exupéry. Moi aussi je dis ça. Mais c'est faux. C'est Henri Richard"; d'où, une fois le livre fermé, le malaise du lecteur qui pressent que sa culture – la culture du "p'tit Norbert à sa maman" – est dévalorisée sinon ridiculisée, et qui soupçonne enfin pourquoi la seule culture acceptable reste toujours celle des autres, celle de la majorité, celle des "vrais hommes".

Daniel Chouinard enseigne la littérature française à l'Université de Guelph.

ROMAN DES ORIGINES ET ORIGINES DU ROMAIN

Marcus, fils de la louve. Michel Guay et Jean Bernier. Montréal, Quinze, 1988. Coll. Les Aventures de l'histoire. 230 pp., 9,95\$ broché. ISBN 2-89026-370-3.

La marquise sortit à cinq heures. C'est ainsi que Valéry résumait, selon Breton, tout le problème de l'arbitraire du récit, et il faut avouer que ce n'est pas